

Applis de dating

«L'utilisateur ne vise plus forcément la rencontre amoureuse»

Dans un entretien croisé à «Libération», Karima Ben Abdelmalek, PDG de l'application de rencontres française Happn, et Laurent Pujo-Menjouet, mathématicien et analyste du phénomène de dating en ligne, dressent un état des lieux de cet usage tout en proposant d'éventuelles futures fonctions.

Recueilli par
KATIA DANSOKO TOURÉ
Photos
CAMILLE MCOUAT

Plus de dix ans après leur arrivée sur le marché de la rencontre amoureuse, les applications de dating ont vu leur usage se démocratiser largement. Selon le bureau d'étude allemand Statista, le nombre d'utilisateurs actifs de services de rencontres englobant ce type d'applis devrait d'ici à fin 2023 atteindre, à l'échelle mondiale, 440 millions, pour un chiffre d'affaires estimé à 7,5 milliards d'euros. En France, toujours selon Statista, ce sont les applis faisant appel à la géolocalisation qui rencontrent le plus de succès. C'est justement sur ce principe que fonctionne l'appli française Happn, fondée en 2014. Karima Ben Abdelmalek en est la présidente-directrice générale depuis juin 2021. Happn, «ce sont, en 2023, 140 millions d'utilisateurs dans le monde et plus de 11 millions en France», selon la société.

Laurent Pujo-Menjouet est, lui, enseignant chercheur en mathématiques et maître de conférences à l'université Claude-Bernard-Lyon-1. Auteur d'un essai intitulé *Le Jeu de l'amour sans le hasard. Mathématiques du couple* (éditions des Equateurs, 2019), il se penche, depuis 2015, sur les relations amoureuses et, depuis l'an dernier, sur les tendances en lien avec le dating en France. Et cela en leur appliquant des modèles mathématiques et des systèmes dynamiques. Pour ce faire, il utilise des graphiques qui représentent plusieurs paramètres: le degré de sélectivité chez les célibataires, le potentiel de rencontres dans un lieu donné et la distance que peut couvrir l'application ou l'utilisateur de cette dernière. Entrées dans des équations, ces données lui permettent de prédire l'évolution de phénomènes (comme le nombre de couples ou de célibataires dans une ville, par exemple). Entretien croisé avec les deux spécialistes sur des tendances, actuelles et futures, relatives à l'utilisation des applis de rencontre.

Quelles évolutions majeures notez-vous dans l'usage des applis de rencontre depuis leur démocratisation ?

Karima Ben Abdelmalek: Selon moi, la première est ce que l'on nomme le «dating burn-out», la fatigue liée aux rencontres. Les utilisateurs peuvent faire face à un nombre exponentiel de profils qui manquent parfois d'authenticité, de singularité ou de personnalisation, et cela peut être mentalement éprouvant. Avec sa fonction de géolocalisation [Happn met en contact des personnes qui se sont croisées dans n'importe quel lieu, ndlr], notre application permet déjà une sorte de présélection. Cette première étape de sélectivité atténue l'aspect «catalogue de profils». Je dirais que la deuxième grande tendance est le «social dating». Les utilisateurs ne veulent plus forcément faire de rencontres amoureuses. Ils sont avant tout en quête de socialisation. Le «social dating» répond à un besoin de réhumaniser la rencontre.

Laurent Pujo-Menjouet: Je vois pour ma part deux évolutions majeures. Au sein de la communauté LGBT, on remarque que les applications de rencontre ont provoqué la fermeture de bars gays qui étaient des lieux de rencontre. Les gens ont commencé à préférer rester chez eux, pour draguer par le biais des applis. Quant aux jeunes hétérosexuels qui sortaient dans le but de rencontrer quelqu'un, ils se rendent désormais dans les bars pour

faire la fête et c'est en rentrant chez eux qu'ils vont oser aller vers les profils qu'ils ont pu croiser dans tel ou tel endroit. La drague se fait donc après coup. La deuxième tendance est le phénomène addictif. Les applis de dating sont devenues une drogue. Le fait de réussir à draguer quelqu'un sur son smartphone nous prouve que l'on peut plaire. On se dit alors que l'on peut faire encore mieux et continuer à draguer. Comme un addict, on va se mettre à chercher une forme de plaisir constant à trouver mieux. On ne s'arrête plus sur un seul profil, on court après la rencontre d'après et on finit par ne jamais être satisfait. Les vingténaires nés avec un smartphone et des applis dans les mains

ont l'habitude d'avoir pléthore de conquêtes. Même si l'on remarque aussi que cette génération commence à retourner vers l'authenticité de la conquête en réinvestissant les lieux de rencontre comme les bars.

L'usage des applis de rencontre a mis en exergue une forme d'endogamie sociale. Est-ce toujours le cas ?

K.B.A.: Nous sommes plutôt passés d'une endogamie sociale à une endogamie culturelle. Au début, les applis donnaient beaucoup d'importance aux parcours scolaires, au statut professionnel. Si ces critères n'ont pas totalement disparu, l'endogamie culturelle prend plus de place désormais. Les utilisateurs veulent plutôt savoir si la personne aime tel sport, tel film, telle musique, si elle voyage beaucoup, etc. Ils sont plus dans une recherche de points communs ou d'un lifestyle similaire. Le mode de vie est devenu un critère de recherche quasi prédominant, du moins en Occident.

L.P.-M.: Je dirais que l'endogamie sociale perdure. Ce qui est intéressant, c'est qu'on ne change pas les vieilles habitudes, on reproduit le réel dans le virtuel, alors qu'on peut s'en détacher. Les premières applications de rencontres avaient, selon moi, le même but que les parents qui allaient, jusqu'au début du siècle dernier, chercher le bon parti à la place de leurs enfants: garder le rang social ou agrandir des parcelles quand on était fermier. Dans certains pays comme l'Inde, cet usage a encore cours, on peut cependant aussi l'observer en France, dans certaines communautés. Les applis de rencontre offrent la possibilité de sortir de ces carcans. Mais le poids des traditions et la peur du jugement restent encore trop ancrés. Pour les communautés gays, nous ne sommes pas dans l'endogamie sociale mais dans la recherche d'affinités très spécifiques: les nounours (*bears*, en anglais) ont par exemple une appli de rencontre dédiée, les loutres (*otters*, en anglais), les fétichistes, etc. Ce phénomène conduit à la création d'une sectorisation au sein d'une même communauté et reproduit les cloisonnements qui existent déjà dans le réel.

Existe-t-il encore une différence entre les usagers urbains et ruraux des applis de dating ?

K.B.A.: Nous constatons que nos utilisateurs sont en moyenne plutôt urbains, très mobiles et ●●●



INTERVIEW



Selon Statista, les services de



rencontres englobant les applications devraient atteindre 440 millions d'utilisateurs actifs dans le monde d'ici fin 2023.

●●● prêts à faire des rencontres de façon instantanée. Ils sont plutôt concentrés dans les villes comme Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse ou Nice. Mais les petites et moyennes villes sont également concernées. La seule différence est qu'on y trouve un volume moindre de profils. Mais cela ne veut pas dire que la rencontre ne peut pas être qualitative.

L.P.-M. : Des inégalités existaient tout au début, principalement pour des raisons techniques (accès à Internet haut débit, par exemple) ou financières (payer des smartphones hors de prix ou des abonnements qui n'étaient pas à la portée de toutes les bourses). Elles tendent selon moi à s'effacer – même si les hommes célibataires restent plus nombreux en milieux ruraux que les femmes célibataires, selon l'Insee – et à s'inverser : le milieu rural a tendance à prendre bien en main ces applis, ce qui soit pour des rencontres de 5 à 7, ou le début de relations plus solides. Les codes de ces applis ont été bien assimilés à peu près partout et de façon homogène. Mais en ville, les citadins sont déjà passés à l'étape suivante, surtout les jeunes générations. Elles ont désormais tendance à revenir à la séduction à l'ancienne.

Comment analyser le rôle croissant que tient l'intelligence artificielle (IA) dans le dating virtuel ?

K.B.A. : L'usage de l'intelligence artificielle est pour le moment un phénomène de curiosité. Il envoie néanmoins un signal cohérent avec nos convictions : les célibataires ont besoin d'accompagnement et de soutien dans leur expérience. Par exemple, selon un sondage que nous avons récemment réalisé sur la question, 63% d'entre eux souhaiteraient obtenir l'aide d'une intelligence artificielle pour envoyer un premier message. Cependant, nous ne pensons pas que cette technologie doit être utilisée pour se substituer à des interactions sociales et humaines. Par ailleurs, en complément de la lutte contre la fraude, nous réfléchirons à des façons de l'intégrer de manière éthique et utile pour nos utilisateurs et utilisatrices.

L.P.-M. : Cette technologie ne suffit pas. On trouve des personnes extrêmement compatibles qui ne pourront jamais fonctionner en tant que couple. Et, au contraire, des personnes que tout oppose peuvent devenir de vrais piliers l'une pour l'autre. L'IA n'est pas capable de prendre cela en compte. Voilà pourquoi, selon moi, l'IA ne devrait pas intervenir dans les applis de rencontre. Cela dit, on peut imaginer des applis qui utiliseraient l'IA pour détecter, au sein du couple, les signes avant-coureurs d'une baisse de désir, pour prévenir l'installation d'une routine ou alors trouver des astuces pour préserver le sentiment amoureux... Comme simple lanceur d'alerte dans le suivi d'une relation amoureuse, l'IA pourrait être utile.

Selon vous, à quoi ressembleront les applis de dating de demain ?

K.B.A. : Je pense à des applis qui ne fonctionneraient plus autour d'une liste de profils mais plutôt autour d'une liste de lieux où les gens peuvent se rencontrer de visu : les bars, les festivals, les concerts, les parcs et même les salles de sport. J'aimerais que Happn devienne, d'ici dix ans, ce type d'appli.

L.P.-M. : Je vais dans le même sens. Dans dix ou vingt ans, j'aimerais voir les gens utiliser des applis qui les aident à trouver des endroits où ils sont susceptibles de faire des rencontres physiques. Et que les applis s'inscrivent dans la durée de la relation, comme une forme de coaching. Elles pourraient permettre d'accompagner l'éventuel couple à chaque étape de la relation. Dans la vraie vie, les coaches et les psychologues spécialistes des relations amoureuses interviennent quand il est presque trop tard. Voilà pourquoi je parle d'applis d'anticipation. Elles préviendraient l'équilibre instable du couple.

K.B.A. : Je suis tout à fait d'accord avec ce dernier point. Le véritable enjeu des applis sera de créer un univers «post-crush» ou match. Jus'qu'ici, les applis accompagnent les célibataires avant ces deux étapes, dans la phase de séduction. Il est temps de pouvoir aussi accompagner les utilisateurs dans ce qu'ils sont susceptibles de vivre avec la personne qu'ils ont fini par rencontrer dans la vraie vie. ◆